

La religion

De l'enfant de chœur à l'homme de raison,
témoignage et réflexions sur la religion

tiré de "Souvenirs d'enfance et d'adolescence"

édité par le Comité de Réflexion et d'Action Laïque de la Seine-Maritime - juin 2015

Je suis né le 29 décembre 1933 à Beaubec-la-Rosière, près de Forges-les-Eaux, au coeur du Pays de Bray auquel je suis resté très attaché. J'ai mené, parallèlement, un emploi de technicien chez Esso, à la raffinerie de Port-Jérôme puis au Centre de Recherche de Mont-Saint-Aignan, et une carrière de musicien. J'ai en effet dirigé pendant 44 ans un orchestre de danse sous le nom de "Rémy Bernard", que j'ai dissous en 2000. Je continue, bien sûr, mais seulement pour le plaisir, à jouer du jazz, ma passion de toujours et depuis presque 20 ans, je suis directeur (bénévole) d'une école de musique associative intercommunale. J'ai fait aussi, dès ma mise en préretraite et pendant quelques années, de la défense prud'homale (toujours bénévolement bien sûr) pour le compte de la CFDT.

Bernard Levasseur

**Bernard LEVASSEUR est membre du CRÉAL-76
dont il fut l'un des 17 fondateurs réunis à Rouen le samedi 23 mars 2002**

*« Mon Dieu, si vous existez
je vous en prie
délivrez-nous
de toutes les religions »
(Guy Bedos)*

Mes rapports avec l'église m'ont été imposés très tôt, ainsi qu'à Claude, mon frère, puisque nous avons été enfants de chœur avant même d'entrer à l'école communale, obligatoire à l'âge de six ans (à l'époque, il n'y avait pas de classe maternelle dans les villages).

Nos parents étaient de tradition catholique, comme la majorité des Français, et notre mère était très croyante et pratiquante. Quant à moi, j'ai même servi la messe, et cela très jeune, je pense vers huit ans et je me rappelle que, lors de mes semaines de service, il m'arrivait souvent d'être en retard à l'école, ce qui déplaisait fortement, à juste titre, à Monsieur Michel, mon instituteur, à tel point que, pour éviter ses reproches parfaitement justifiés, je me faisais dans ce cas accompagner par ma mère pour rentrer en classe. Je ne sais plus si ces messes journalières et matinales se pratiquaient toute l'année ; je crois plutôt - j'espère surtout - que c'était seulement pendant certaines périodes comme Pâques ou Noël peut-être. Par contre, ce qui est sûr, c'est que je n'appréciais pas du tout ce genre de folklore obligatoire, d'autant plus que, si mes souvenirs sont exacts, je ne pense pas avoir cru une seule minute à toutes les balivernes qu'on s'efforçait de me faire entrer dans le crâne.

Comment peut-on parler, à des enfants, d'immaculée conception ou de sainte vierge, sans, bien sûr, leur expliquer ce qu'étaient la conception et encore moins une vierge ! J'ai le souvenir précis, parmi les dix commandements que l'on nous faisait ânonner bêtement par cœur, de celui qui m'intrigua longtemps, jusqu'au jour où, quelques années plus tard, j'ai enfin compris sa signification : « L'œuvre de chair ne désirera qu'en mariage seulement ». Je comprends qu'il aurait été délicat, à l'époque, pour un curé ou des dames patronnesses, d'expliquer tout cela à des gamins. De nos jours, ce sont peut-être les gamins qui le leur expliqueraient...

J'ignore comment on essaie de justifier aujourd'hui aux élèves du catéchisme la naissance de Jésus d'une mère vierge ; quant à Joseph, le mari, son rôle reste très ambigu, effacé, plus que discret face à sa célébrissime épouse, la vierge Marie. Le mariage n'avait-il donc pas été consommé, ce qui est pour l'église, le seul cas de nullité. Marie était-elle toujours vierge après l'accouchement ?

L'Église a toujours voulu régenter la sexualité, après l'avoir longtemps diabolisée, bien que ses représentants soient censés tout en ignorer : la mère du Christ ne pouvait donc qu'avoir « conçu sans péché », c'est-à-dire sans acte charnel, sans « œuvre de chair », mais je suppose que pour la morale, elle ne pouvait pas être fille-mère, il fallait donc qu'elle soit mariée, d'où cette fable extravagante, cette légende.

Dans ce que j'appelle le folklore, il y avait quand même un côté comique qui apportait sa touche de fantaisie à l'église pendant les célébrations. Ce qui m'amusait le plus, c'étaient les chantres, qui faisaient également office de bedeaux : Messieurs Flet, Dutré, Saumon, pour ne citer que les plus représentatifs qui, de leurs voix de stentor plus ou moins justes, interprétaient en latin, sans qu'eux-mêmes ni personne,

excepté peut-être le curé y comprennent quelque chose, les refrains liturgiques qui provoquaient souvent, chez les enfants, des moments de fou rire difficiles à réprimer.

J'ai le souvenir également d'un petit incident dont fut victime Claude, mon frère : un jour, au cours d'une messe, alors que nous faisons partie des enfants de chœur, dont le rôle était purement décoratif, assis sur des tabourets fixes de part et d'autre du chœur, vêtus de nos espèces de robes rouges et surplis blancs, je remarquai que Claude, qui se trouvait presque en face de moi, avait le visage crispé et se tortillait sur son siège comme s'il souffrait de quelque chose. Puis, des larmes sont apparues roulant sur ses joues et, bientôt, un petit ruisseau coula à ses pieds. Il n'avait pu se retenir plus longtemps, sans pour autant oser se lever et sortir.

Si je n'ai jamais goûté le vin de messe, ce qui est pourtant presque une tradition chez les enfants de chœur, ni mis d'encre dans les bénitiers, je n'ai pas oublié la sérénade à laquelle j'ai eu droit de la part de l'abbé Lepart pour avoir dégusté quelques-unes de ses fraises. En effet, celui-ci m'avait trouvé, la veille de ma première communion et fraîchement confessé, croquant par-ci par-là quelques fraises tout en discutant avec Monsieur Leprévost, un menuisier ami de mon père qui travaillait pour lui dans le jardin du presbytère. Tout juste si je n'étais pas en état de péché mortel pour avoir piqué trois fraises au curé ; si j'avais été sensible à sa propagande, j'aurais pu être traumatisé.

Cela dit, je respecte tout à fait les croyances des autres, à partir du moment où l'on ne m'oblige pas à les partager, comme ce fut longtemps le cas dans le passé. En effet, il ne faut pas oublier, qu'à une certaine époque, il était très risqué d'émettre la moindre critique envers la religion officielle et, davantage encore, le plus petit doute sur la véracité de ce qu'elle enseigne. Si tout le monde est bien obligé aujourd'hui d'admettre que la terre n'est pas le centre de l'univers, que ce n'est pas le soleil qui tourne autour d'elle mais l'inverse comme l'affirmait déjà Galilée, pourtant croyant, du moins officiellement, rappelons-nous, quand même, que celui-ci dut, à l'issue de son procès en hérésie, se rétracter devant la Sainte inquisition pour éviter le bûcher.

Il existe, bien sûr, nombre de chrétiens sincères, ceux qui le sont par conviction, la majorité l'étant, à mon avis, plus par tradition. Par contre, je n'ai pas beaucoup d'estime, c'est le moins que je puisse dire, pour la hiérarchie du clergé, ses ors et ses fastes. Parmi eux, des personnes admirables s'efforcent, leur vie durant, d'appliquer les préceptes de l'évangile que la plupart des autres se contentent de prêcher. Ils n'acceptent pas les monstrueuses inégalités que nous constatons chaque jour autour de nous et dans le monde entier, mais je sais que ceux-là ne représentent qu'une infime minorité et sont d'ailleurs souvent en délicatesse avec leur hiérarchie. On ne peut qu'avoir de l'admiration pour l'abbé Pierre, par exemple, tout en remarquant que, bien qu'il ait consacré sa vie à soulager la misère, empêtré parfois dans ses contradictions, il termine son parcours au plus bas de l'échelle hiérarchique du clergé, alors qu'il est tout à fait représentatif des idées que l'on prête au Christ. Imaginons une minute l'abbé Pierre Pape ! Ce serait la révolution dans l'église catholique ;

pourtant, ne serait-il pas plus crédible que le nouveau, ultra-conservateur et ancien des jeunesses hitlériennes ? (NDE : Au moment où ce texte a été écrit, J. Ratzinger, alias Benoît XVI).

Beaubec-la-Rosière a connu, dans les années trente, un curé du genre abbé Pierre, l'abbé Gosselin, qui nous a baptisés ; il portait toujours une vieille soutane élimée, rapiécée, passait son temps à aider les plus démunis au détriment de sa bourse et, si je n'ai de lui qu'un souvenir très vague, je sais, par les anciens, qu'ils le considéraient comme un saint homme.

Par contre, je n'oublie surtout pas que depuis des siècles l'Église a toujours été du côté des puissants, des dictateurs, des monarques, des seigneurs, des exploiters du peuple, ce qui devrait prêter à réflexion. Elle a soutenu, avec constance et résolution, Salazar au Portugal, Mussolini en Italie, l'infâme Franco en Espagne, Pétain alors qu'il tentait d'effacer la République en France. L'Église s'est montrée plus que complaisante envers le nazisme triomphant ; rares sont les gens qui savent, ou veulent bien savoir aujourd'hui qu'elle a signé un concordat avec Adolphe Hitler dès l'arrivée de celui-ci au pouvoir en 1933, qu'elle a gardé le silence lors de la promulgation des lois raciales à Nuremberg en 1935 et lors de la « Nuit de Cristal »¹ en 1938, qu'elle a fourni aux nazis son fichier d'archives généalogiques qui leur a permis de savoir qui était chrétien, donc non juif, qu'elle a ordonné, par l'intermédiaire du cardinal Bertram, une messe de requiem à la mémoire du même Hitler, ce monstre qui, de plus, s'est pourtant suicidé².

Bien que tout ait été fait pour tenter d'occulter ce scandale, qui peut nier que ce sont des réseaux très proches du Vatican qui ont organisé, lors de la débâcle allemande, la fuite des criminels de guerre nazis vers des pays accueillants, dont le chef milicien français Touvier qui, lui, a été caché des années durant dans des monastères ? Qui se rappelle que si le pape Pie XII excommunia en masse dès 1949 les communistes du monde entier, il n'a jamais excommunié ni Hitler ni aucun des ses séides ?

Il est évident que si le fascisme, le nazisme, avaient triomphé, l'église aurait soutenu le trio infernal Hitler, Franco, Mussolini, auxquels se serait vraisemblablement joint Pétain ou l'un de ses lieutenants, Darnand, Doriot ou autre, dans la croisade moderne contre le communisme qui reste à mes yeux une idée généreuse mais utopique qui donna tant d'espoir après la révolution russe de 1917, mais fut totalement dévoyée par Staline, un autre dictateur sanglant, pour aboutir à un régime qui n'avait rien à envier à ceux de ses collègues fascistes pour ce qui est de l'horreur.

Plus près de nous, il y eut le très catholique Videla et ses généraux argentins qui torturaient et massacraient les opposants, notamment à l'école militaire de mécanique, à quelques encablures du stade où se jouait la coupe du monde de football ; *«Il ne faut pas mêler le sport et la politique»*, disait-on alors en France.

Puis, au Chili, le sanglant Pinochet, très pieux et admiré par le clergé, qui fit assassiner des milliers de représentants de la Gauche avec la bénédiction de la C.I.A. , qui était d'ailleurs l'instigatrice de ces régimes monstrueux. (Pinochet est mort en 2006, tranquillement, dans son lit, en bon général qu'il était, sans avoir eu jamais à rendre compte de ses crimes.)

La France entretint néanmoins avec eux de bonnes relations, commerce oblige, notamment celui des armes. Il faut se rappeler qu'en 1982, lors de la guerre des Malouines, provoquée par la junte militaire argentine, qui coûta la vie à 255 Anglais et 712 Argentins, ce sont des missiles français, tirés par des avions français, qui coulèrent cinq navires anglais. C'est tout juste si l'on n'exploita pas cet événement en France pour vanter la précision et l'efficacité de ces engins de mort. Quant à Franco, le grand ami d'Hitler, l'homme aux dizaines de milliers de fusillés après la victoire en 1939 de son coup d'état, grâce à l'aide de l'Allemagne nazie et de l'Italie fasciste, celui dont on dit que son intelligence était inversement proportionnelle à sa cruauté, il entretint de bons rapports avec notre pays³ pendant les longues années que dura sa dictature puisqu'il ne mourut de vieillesse, dans son lit, comme la plupart des généraux, qu'en 1975. Vu l'excellence et la constance de ses relations avec le clergé et le Vatican, il doit, en toute logique, être aujourd'hui assis à la droite de Dieu !

Par contre, le Pape Jean-Paul II a désavoué des évêques qui, en Amérique centrale, prenaient parti pour le peuple en révolte contre la misère, contre son exploitation par les multinationales, ce qui provoqua l'assassinat de l'un d'eux et de plusieurs prêtres trop proches des humbles, par les milices d'extrême droite. Que faisait-il, ce même Dieu, durant la guerre de 14-18 et la seconde, celle de 39-45, quand les aumôniers militaires des deux camps bénissaient en son nom les soldats, de part et d'autre du front, avant les attaques, avant qu'ils aillent s'étriper mutuellement, se faire déchiqueter par les obus, où était-il quand l'un de ses prêtres bénissait l'équipage du B- 29 «Enola Gay» avant son décollage pour aller larguer la première bombe atomique sur Hiroshima, que faisait-il quand le Pape, son représentant sur terre, allait en Afrique, en Amérique latine ou ailleurs condamner la contraception devant des populations qui crèvent littéralement de faim, ou l'utilisation du préservatif quand des millions de personnes sont contaminées par le SIDA? N'est-ce pas là une attitude criminelle ? Et je pourrais multiplier les exemples.

Par ailleurs, on est bien obligé de constater que si, de nos jours, au XXI^{ème} siècle, dans une société occidentale à majorité chrétienne et qui regorge de richesses, la pauvreté ne cesse de progresser, on s'accommode très bien à ce que tant de personnes travaillent dans une précarité angoissante, avec des salaires de misère qui ne leur permettent pas de vivre décemment, ceci pour enrichir une minorité dont le seul souci est l'importance de ses profits, de ses dividendes. Comment peut-on oser se dire chrétien et trouver normal que l'argent soit devenu la principale des valeurs, que l'économique, la rentabilité, priment sur tout, y compris sur l'humain ? Comment peut-on vivre tranquille, heureux, serein dans une telle société ? Que veulent les responsables de cette situation? Revenir au XIX^{ème} siècle, revenir sur les conquêtes sociales qui, toutes, ont été arrachées par le peuple depuis cette époque où il survivait dans des conditions misérables ? Je suis certainement un grand naïf mais il y a là pour moi un égoïsme indigne d'une société dite civilisée, dont même les animaux ne sont pas capables, une incommensurable hypocrisie et je suis persuadé qu'à plus ou moins brève échéance cela ne peut que mal finir. Ce phénomène n'est pas spécifique au Christianisme ; on le retrouve aussi bien dans l'Islam que dans le Judaïsme, à quelques nuances près.

Pourtant, tout cela n'a strictement rien à voir bien sûr avec le fait que je ne sois pas croyant ; on l'est ou on ne l'est pas. Par contre, je suis absolument certain que si je l'étais je serais en rupture totale avec ce clergé-là, pour toutes les raisons que j'ai évoquées. Comment peut-on se dire croyant et faire abstraction de tout ce qui a été et est commis au nom de la religion ? Pour moi, c'est pratiquer la politique de l'autruche et faire preuve d'une duplicité qui me dépasse totalement. Je connais des chrétiens sincères qui partagent ce point de vue et je les respecte tout à fait, malgré mon athéisme, mon anticléricalisme⁴ militant, bien que je sois persuadé que les religions sont toutes des calamités, inventées par des hommes pour mieux exploiter leurs semblables.

Certains, dans la famille, ont été surpris, sinon choqués, qu'en accord total Françoise et moi n'ayons pas fait baptiser nos enfants, qui eux-mêmes n'ont pas fait baptiser les leurs et, bien sûr, ne leur ont pas donné d'enseignement religieux. Ne serait-ce pas le comble de la tartuferie si nous avions agi autrement ?

J'ai subi, à mon corps défendant, une éducation religieuse, selon une tradition familiale et je pense, depuis toujours, que personne ne devrait se sentir investi du droit de décider dès le berceau que des êtres qui naissent, paraît-il libres et égaux en droits, seront chrétiens, bouddhistes, juifs ou musulmans, comme si c'était génétique. Ne serait-il pas plus logique, sinon plus honnête, de les laisser choisir librement, quand ils sont en âge de comprendre, s'ils veulent, oui ou non, embrasser telle ou telle religion, plutôt que de les contraindre à affronter la vie avec l'esprit troublé par des croyances qui leur ont été imposées.

Bernard LEVASSEUR, Décembre 2006



Notes

¹ (P.4) Dans toute l'Allemagne, au cours de la nuit du 9 novembre 1938, les nazis se lancent à l'attaque des commerces juifs et des synagogues, détruisant, pillant et assassinant.

² (P.4) La religion catholique considère que la vie est un don de Dieu que seul Dieu peut retirer. Les suicidés étaient donc en état de péché et ne pouvaient recevoir de funérailles ecclésiastiques. Cette disposition s'est assouplie depuis 1983. Voir également « Traité d'athéologie » de Michel Onfray

³ (P.5) Au mépris des Républicains Espagnols réfugiés en France qui s'étaient brillamment illustrés dans la Résistance pendant la seconde guerre mondiale et, au grand embarras d'André Malraux, le ministre de la Culture de De Gaulle, qui, lui, avait combattu dans les Brigades Internationales en Espagne.

⁴ (P.6) Attitude politique qui se caractérise par l'opposition à l'influence et à l'intervention du clergé (ou d'une Église) dans la vie publique, ce que Victor Hugo énonçait par « L'Église chez elle, l'État chez lui ».

*« Sainte Marie, mère de Dieu,
vous qui avez conçu sans péché,
faites que nous puissions
pécher sans concevoir »*
(Pierre Bouteiller)